



HAL
open science

Le scratche, une stratégie de résistance à la violence masculine. Réplique militante contre le féminicide à Mexico

Marylène Lapalus

► **To cite this version:**

Marylène Lapalus. Le scratche, une stratégie de résistance à la violence masculine. Réplique militante contre le féminicide à Mexico. *Nouvelles questions féministes*, 2017, Vol. 36 (1), pp.66-81. 10.3917/nqf.361.0066 . hal-04430384

HAL Id: hal-04430384

<https://hal.science/hal-04430384>

Submitted on 31 Jan 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Le scratche, une stratégie de résistance à la violence masculine. Réplique militante contre le féminicide à Mexico

Marylène Lapalus

DANS **NOUVELLES QUESTIONS FÉMINISTES** 2017/1 (VOL. 36), PAGES 66 À 81
ÉDITIONS **ÉDITIONS ANTIPODES**

ISSN 0248-4951

ISBN 9782889011292

DOI 10.3917/nqf.361.0066

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-nouvelles-questions-feministes-2017-1-page-66.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions Antipodes.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Le scratche, une stratégie de résistance à la violence masculine. Réplique militante contre le féminicide à Mexico

Marylène Lapalus

La déconstruction de la langue comme institution patriarcale et l'émergence de concepts critiques sont des axes importants de la recherche féministe contre la violence masculine. Les chercheuses ont montré comment la langue occulte la violence machiste (Fougeyrollas-Schwebel, Hirata et Senotier, 2003 ; Lorde, 2003 ; Madriz, 2001 ; Romito, 2006) et comment de nouvelles catégories de pensée telles que le viol (Brownmiller, 1976 ; Le Goaziou, 2011) ou le continuum de violences (Falquet, 2012 ; Kelly, 1988 ; Lieber, 2008) reconfigurent l'approche de cette réalité. Mises en récit de la violence et pratiques des militantes interagissent selon un processus de coconstruction. C'est dans cette perspective, liant les aspects théoriques et pratiques de la mobilisation féministe, que cette contribution s'intéresse au scratche, une nouvelle forme d'intervention militante qui, au Mexique, dénonce la violence masculine en termes de féminicide et de violence féminicide.

Le féminicide est un ensemble de meurtres commis par des hommes contre des femmes parce que celles-ci sont femmes et parce que ces meurtres bénéficient d'une impunité qui assure leur continuité¹. Pour Marcela Lagarde, qui a promu cette définition du concept, le féminicide est un crime d'État :

Pour qu'un féminicide ait lieu, convergent, de manière criminelle, le silence, l'omission, la négligence et la collusion partielle ou totale des autorités chargées de prévenir et d'éradiquer ces crimes, leur cécité de genre ou leurs préjugés sexistes et misogynes sur les femmes. Les conditions du féminicide sont réunies lorsque l'État (ou certaines de ses institutions) ne crée pas des conditions de sécurité suffisantes pour garantir aux filles et aux femmes leurs vies dans la

1. L'interprétation du concept d'impunité est au centre de la controverse entre l'emploi respectif des concepts de fémicide et de féminicide. L'anthropologue mexicaine Marcela Lagarde

préfère le second, parce que la syllabe supplémentaire évite le parallélisme avec homicide et matérialise le contexte d'impunité qui entoure le féminicide.

communauté, à la maison, dans les espaces de travail, de transit ou de détente. Et, plus encore, lorsque les autorités ne remplissent pas efficacement leurs fonctions. [...] Quand l'État est une partie structurelle du problème de par sa dimension patriarcale et de par son attachement à préserver cet ordre, le féminicide est un crime d'État. (Lagarde, 2008 : 216-217)²

Utilisé au milieu des années 1990 par les féministes et les groupes de femmes dénonçant les assassinats de nombreuses filles et femmes à Ciudad Juárez³, le concept est aujourd'hui mobilisé à travers tout le Mexique pour exiger la fin de l'impunité policière et judiciaire. La force du concept réside, selon nous, à la fois dans le continuum de violence qu'il prend en compte et dans le double niveau de causalité qu'il présente. En effet, l'inclusion de la responsabilité des institutions d'État dans la définition de la violence masculine remet en cause l'approche sociale et juridique traditionnelle qui, fondée sur le paradigme de la responsabilité individuelle (Lagasnerie, 2016 : 113-185), empêche de penser la violence contre les femmes dans le cadre des rapports de pouvoir que sont les rapports de genre.

Le scratche est une forme d'action directe qui dénonce sur la place publique les coupables de crimes et d'actes violents, en diffusant leur nom et leur portrait⁴ dans les quartiers où ils résident ou travaillent. Développé par le mouvement argentin H.I.J.O.S.⁵ dans le contexte de lutte contre l'impunité dont ont bénéficié les génocidaires à la suite des grâces accordées par le président Carlos Menem, le scratche est un type de protestation qui s'est popularisé en Amérique latine, en particulier au Pérou et au Chili. Utilisé également en Espagne, lors des mobilisations des Indigné-e-s en 2011 pour mettre en cause les grands groupes bancaires et l'État espagnol,

2. Les citations extraites d'articles ou d'ouvrages en langue étrangère ont été traduites par mes soins.

3. Ciudad Juárez, ville frontalière au nord du Mexique, est historiquement associée au féminicide et à l'impunité qui le caractérise. Pourtant, cette violence extrême contre les femmes existe partout ailleurs au Mexique. Michoacán, Morelos, Guanajuato, Nayarit, Sonora, Colima, Nuevo León, Chiapas et Ciudad de Mexico (CDMX) figurent dans la liste des entités où le taux de féminicide est le plus élevé et les chiffres actuels du féminicide dans l'État de Mexico dépassent désormais ceux de Ciudad Juárez.

4. Différentes explications étymologiques sont avancées pour retracer l'usage du mot espagnol *escrache*. Elles présentent comme point commun la représentation de l'autre et une intention de dégrader l'image de la personne visée. Le latin *screare* (cracher sur) ou le génois *scraccé* (portrait du visage) figurent parmi les étymologies loin-

taines, tandis que le verbe anglais *to scratch* (griffer, rayer) est une explication plus récemment mobilisée. La traduction française *scratche* me paraît être la plus adaptée, car elle conserve la proximité phonétique de l'espagnol et le *e* final permet de distinguer ce néologisme du mot *scratche* employé dans le domaine du sport ou de la musique.

5. Le collectif H.I.J.O.S. (Enfants pour l'identité et la justice contre l'oubli et le silence) est né en 1995. Il regroupe des enfants de disparu-e-s, de prisonniers et prisonnières politiques ou d'exilé-e-s qui poursuivent le combat de l'association des Mères de la Place de Mai, lesquelles dénoncent depuis la fin des années 1970 la responsabilité des militaires et du régime dictatorial dans les disparitions et les tortures de milliers d'Argentin-e-s. L'action politique de H.I.J.O.S. renouvelle le répertoire d'action par des formes radicales d'intervention fondées sur la condamnation sociale et une justice collective.

le *scratche* fait aujourd'hui partie du répertoire d'action des militantes qui cherchent à confronter les structures de pouvoir à leurs responsabilités. Au Mexique, le *scratche* féministe s'inscrit en aval de l'action judiciaire et a pour objectif de faire connaître publiquement les coupables de violence féminicide, les agents directs de la violence exercée – agresseurs ou meurtriers – comme les agents secondaires de cette violence, en général l'État et ses institutions. Le *scratche* traduit et renforce ainsi sur le terrain protestataire la portée critique du concept de féminicide.

Si l'on pense les actes de violence comme des offenses nécessitant réparation, comme des atteintes au « capital-vie » du groupe (Verdier, 2004 : 6), les actions protestataires contre la violence féminicide constituent une réponse qui peut être interprétée en termes de contre-offense, replaçant au centre de l'analyse la capacité des actrices à compter dans le jeu social (Dayan-Herzbrun, 2005), y compris contre un adversaire de la taille de l'État (Callon et Latour, 2006 : 11-32). La réflexion ici développée emprunte tant à l'anthropologie et à la sociologie de l'action collective qu'à la théorie féministe.

Sept *scratches* réalisés dans l'espace urbain de la ville de Mexico (CDMX) entre 2011 et 2015 ont fait l'objet d'une étude détaillée⁶. Le matériau empirique regroupe des vidéos et des photographies des *scratches* étudiés, des entretiens réalisés auprès d'une cinquantaine de militantes et résistantes, ainsi que des observations participantes menées dans différents espaces de lutte contre la violence féminicide à Mexico entre janvier et mai 2015. Dans un premier temps, je vais replacer le *scratche* dans un panorama plus large d'actions collectives contre le féminicide pour mieux cerner le contexte d'oppression et de résistance dans lequel il s'inscrit et saisir les aspects novateurs de ce type d'activisme. Je présenterai ensuite les différents ressorts stratégiques du *scratche*, à la croisée de l'art, du féminisme et de la justice. Enfin, ce sont la dimension vindicatoire du *scratche* et le potentiel critique qu'elle offre au militantisme féministe qui retiendront notre attention.

Le *scratche* dans le paysage protestataire contre le féminicide

Vingt ans de lutte contre le féminicide ont structuré les mobilisations répondant aux violences exercées contre les femmes. En tant que centre névralgique du pouvoir politique, CDMX est le point vers lequel convergent

6. Les *scratches* retenus sont le *scratche* contre l'abus de pouvoir du professeur Arturo Noyola Robles (début août 2011), le *scratche* contre Manrique Mansour pour féminicide (le 19.09.2012), le *scratche* «Route de l'injustice» contre Miguel et Luis Anaya pour tentative de féminicide (le 9.03.2014), le *scratche* contre Juan Carlos Sosa pour harcèlement sexuel (le 13.05.2014), le *scratche* contre le magasin Liverpool pour féminicide

(le 17.12.2014), le *scratche* contre Manrique Mansour, Victor Hugo Flores Soto et d'autres criminels (le 6.03.2015) et le *scratche* contre Victor Hugo Flores Soto pour viol (le 28.08.2015). Ce travail a en outre bénéficié du soutien du Programme universitaire Études Genre de l'Université nationale autonome de Mexico (UNAM) dans le cadre d'une thèse sur les espaces de résistance contre le féminicide à Mexico.

peu à peu, au début des années 2000, les groupes de femmes de Ciudad Juárez pour dénoncer le féminicide et les nombreuses disparitions. C'est aussi un lieu où se sont tissés des réseaux nationaux de soutien, les intellectuelles et les militantes féministes de la capitale relayant les combats des femmes de nombreuses régions du pays. CDMX joue le rôle de catalyseur protestataire. La lutte y est menée de manière globale, faisant résonner des contextes plus ou moins éloignés, ce qui explique en partie les caractéristiques des actions militantes qui ont traditionnellement cours dans la capitale : recherche d'un rassemblement large, dimension mémorielle, mise en avant des victimes. Pourtant, depuis quelques années, la volonté de certains collectifs de démontrer que la ville de Mexico n'est pas un refuge pour les femmes et que la violence féminicide est une menace quotidienne pour toutes les Mexicaines s'accompagne d'un renouvellement des formes protestataires.

Action directe vs militantisme de masse

Le travail d'enquête mené dans la capitale a révélé une lassitude envers certains modes d'action. Les manifestations et défilés collectifs font office aujourd'hui, pour certaines, de grand-messes qui ont perdu de leur pouvoir contestataire. Les actions de mobilisation sont organisées sous la bannière d'associations historiques (Católicas por el Derecho a Decidir, Rosas Rojas), derrière des figures emblématiques (María de la Luz Estrada⁷, Norma Andrade⁸) et selon un agenda devenu routinier, le 25 novembre et le 8 mars étant les dates phares de la dénonciation du féminicide. Comme le déplorent les militantes que j'ai interviewées, ces manifestations sont contrôlées par de grandes organisations, à la fois dans le choix des banderoles et dans le contenu des messages protestataires. Le scratche est alors un mode de lutte qui traduit leur défiance à l'égard de l'organisation monopolistique des actions et des fins poursuivies : il relève de l'action directe, menée en groupe restreint. Les scratches étudiés réunissent entre 30 et 50 personnes, l'attroupement généré dépendant des lieux occupés et de la sécurité offerte : l'enceinte universitaire favorise davantage le rassemblement qu'une rue de la capitale. De plus, l'organisation d'un scratche s'inscrit dans le calendrier imprévu des actes de violence féminicide commis localement, sur un lieu de travail, dans la rue ou à l'UNAM. Aux traditionnels « lieux de la colère » (Combes, Garibay et Goirand, 2016) que sont la place du Zócalo ou la place du Palais des Beaux-Arts, le scratche occupe les lieux mêmes de la violence féminicide pour exiger justice.

7. María de la Luz Estrada est sociologue, chargée des questions de violence de genre au sein de l'association CDD (Catholiques pour le droit de décider) et est fondatrice de l'Observatoire national contre le féminicide (ONCF).

8. Norma Andrade est la cofondatrice de l'association NHRC (Puissent nos filles revenir à la

maison), créée après la disparition de sa fille Lilia Alejandra à Ciudad Juárez. À la suite de menaces et d'une tentative d'assassinat dont elle a été victime, ainsi que sa fille Malú, Andrade a quitté l'État de Chihuahua en 2011 pour CDMX. Malgré une seconde tentative d'assassinat en 2012, elle y poursuit son activité militante.

Le *scratche* est un mode d'action qui implique un repli des mobilisées vers des groupes affinitaires. L'échec prématuré du front commun *Movimiento Contra el Femicidio*⁹ illustre cette difficulté à mobiliser depuis de grosses structures et «le passage d'un militantisme de masse à un militantisme d'acteurs» (Durand, 2005). La pluralité des féminismes mexicains (féminisme blanc académique, féminisme autonome et décolonial, féminisme communautaire, notamment), qui interroge la diversité des violences vécues par les femmes ainsi que la reproduction de cette violence entre féministes, peut également expliquer les dissensions observées. Les relations amicales, entre étudiantes par exemple, sont le terreau d'émergence d'une multiplicité de *colectivas* contre la violence féminicide dans la ville de Mexico. Ces petits collectifs déterminent leurs propres modalités d'action : à titre d'exemple, *Digna y Libre* réunit cinq étudiantes autour de la reprise de la pièce de théâtre *Mujeres de arena* de Humberto Robles, *Femicidio Nunca Más* rassemble une dizaine d'amies qui créent des campagnes d'information en ligne, tandis que *Red No Están Solas* dénonce les violences sexuelles sur le campus universitaire. Cet éparpillement structurel de la mobilisation n'exclut pourtant pas un effet «essaim» (Canet, 2008) et la capacité à agir ensemble lors d'actions ponctuelles programmées par les unes ou par les autres, comme dans le cas des *scratches*.

Au-delà de la dimension mémorielle

De nombreuses actions protestataires contre le féminicide demandent justice pour les crimes commis en mobilisant des symboles de la mise en scène du deuil collectif. Les croix noires ou pourpre sont devenues l'emblème de la douleur des proches. Peintes sur le mobilier urbain de Ciudad Juárez ou arborées dans les *caravanas*¹⁰ qui sillonnent les États du pays, elles signalent l'absence des femmes assassinées ou disparues. Les autels et les offrandes aux mortes sont utilisés pour rendre hommage aux victimes à l'approche du jour des morts et dans les manifestations. Croix, autels et offrandes inscrivent le message protestataire dans une dimension mémorielle et expressive centrée sur le passé et le souvenir des victimes.

D'autres modes d'action, sans symbolique religieuse, s'appuient aussi sur cette dialectique présence/absence pour dénoncer la violence contre les femmes. C'est le cas des *die-in* ou de l'installation itinérante *Zapatos rojos* d'Elina Chauvet, où des chaussures de femme peintes en rouge mettent en avant le vide laissé par les victimes.

9. Le Mouvement contre le féminicide est né de la volonté de collectifs féministes et activistes indépendants de créer un mouvement national après les assassinats de l'activiste Marisela Ortiz Escobedo le 16 décembre 2010 et de la militante et poétesse Susana Chávez le 6 janvier 2011. Le

mouvement est dissous en 2013 en raison de tensions internes.

10. Par exemple, en 2014, la Caravana Cruz Itinerante a parcouru l'État de Mexico en se déplaçant d'une ville à l'autre le 25 de chaque mois.

Dans ce paysage contestataire tourné vers la mise en évidence de la perte et du passé, l'action directe proposée par le scratche renouvelle l'esprit de la lutte. Le mégaphone, le tambour et les cris remplacent le silence et le recueillement. Les scratches privilégient des actions coup d'éclat, de préférence voyantes ou bruyantes. Le bombardement à la peinture rouge des façades de l'hôtel où a été séquestrée Yakiri Rubio¹¹ illustre bien la dimension combative et spectaculaire du scratche. Les actions se veulent rapides et les militantes très mobiles.

Signe d'une lutte radicale, les adeptes du scratche ciblent dans leurs actions un continuum de violences: les assassinats mais aussi le harcèlement et le viol. Le fait de défendre les vivantes aux côtés de celles qui ont été assassinées place le scratche en dehors du cadre commémoratif de beau-coup d'autres actions et le tourne résolument vers l'urgence du quotidien.

Regarder les coupables

Alors que la plupart des actions contre la violence féminicide mettent en avant les victimes, leur nom et leur portrait, le scratche féministe expose les coupables. On note ainsi comment les activistes, rejetant le stéréotype de «la femme qui pleure et qui saigne»¹², prennent le contre-pied du traitement médiatique des actes de violence. Le traitement éponyme s'inverse. En effet, les assassinats et les agressions sexistes sont habituellement connus et identifiés par le nom des victimes (le cas Mariana, le cas de la petite Paulette, etc.). Au contraire, le scratche traite le cas de Juan Carlos Sosa, le cas de Víctor, alias El Cathán, etc. Les photographies brandies ne sont plus celles des victimes mais celles des auteurs de violences. Ce déplacement du regard se traduit également dans le détournement du slogan emblématique *Ni una más* («Pas une de plus»):

*Nous ne voulons pas être guidées par la mort et la douleur comme cela se fait beaucoup dans ce pays, nous ne disons pas «Pas une de plus» mais «Pas une en moins», car on est en train de nous soustraire, on est en train de nous ajouter sur la liste des mortes. Nous nous centrons aussi sur nous qui sommes vivantes [...] nous pensons qu'il est très important de changer de point de vue, de créer des stratégies qui nous sont propres, nous qui sommes vivantes, parce que nous voulons rester en vie.*¹³

11. Yakiri Rubio est une jeune fille qui a survécu à une tentative de féminicide en retournant l'arme contre l'un de ses agresseurs. Quand elle dénonça l'agression au poste de police, elle fut mise en examen pour homicide volontaire. Grâce à une forte mobilisation des mouvements féministes qui ont dénoncé les préjugés sexistes sur lesquels reposait l'accusation et attiré l'attention des médias sur les collusions entre la police et les auteurs des agressions, elle a été libérée. Elle est ainsi devenue l'un des symboles de la résistance

contre le féminicide à CDMX. En 2015, la jeune fille présenta sa candidature aux élections fédérales avec la volonté de défendre les Mexicaines de la violence féminicide.

12. Minerva, actrice de cabaret, instigatrice du collectif Bordamos feminicidios, entretien réalisé en février 2015, Mexico.

13. Nadia, étudiante, membre de plusieurs groupes affinitaires en lien avec les espaces de résistance contre le féminicide, entretien réalisé en avril 2015.

L'emploi du slogan *Uno menos* («Un de moins») signale aussi de manière très directe cette volonté de ne plus compter avec fatalité les victimes mais plutôt les coupables qui ne pourront plus nuire¹⁴.

Tandis que les actions traditionnelles axent leur communication sur les victimes et en particulier sur les mères des victimes (Bejarano, 2002; Maier, 2001), le *scratche* met en évidence la violence des actes et juge les auteurs :

*Un tel usage du pouvoir n'est que la pointe de l'iceberg et ne montre qu'une petite partie de la violence que notre camarade a subie de la part d'Arturo Noyola, et qu'elle raconte dans sa lettre: l'étudiante a entretenu une relation amoureuse avec lui et a enduré des coups, des insultes et des menaces. Nous savons que le professeur Noyola a eu la même conduite agressive avec au moins cinq autres camarades [...] il se comporte comme un prédateur, à l'affût des jeunes filles, tapi dans l'invisibilité de la violence de genre dans les espaces universitaires. Le professeur Noyola s'appuie sur son rôle d'enseignant pour offenser, insulter, agresser et menacer les étudiantes [...]. Devant la gravité des faits et considérant que M. Noyola a agi sans aucune éthique, nous exigeons son expulsion définitive.*¹⁵

Mis à profit dans le cadre d'un militantisme d'actrices, le *scratche* se démarque également dans le paysage des actions protestataires traditionnelles de par sa nature hybride entre la contestation et l'acte artistique.

Scratche et artivisme

La créativité, le détournement, les références à la culture populaire et la dimension souvent festive en font une expression de l'«artivisme» (Lemoine et Ouardi, 2010). Si certaines pensent que l'«artivisme» porterait un esprit de protestation moins radical que d'autres formes de mobilisation et que l'on ne pourrait qualifier ses actrices de militantes (Lindgaard, 2005: 32), une analyse des ressorts du *scratche* féministe montre cependant que ces performances collectives peuvent s'arrimer à un engagement critique fort.

Performance féministe

Une organisation minutieuse caractérise le *scratche*. Parce qu'il s'approprie l'espace public de manière subversive et parfois illégale, couvrant les murs, le sol et le mobilier urbain d'affiches accusatrices et de tags, le *scratche* nécessite, pour celles qui y participent, des mesures de sécurité, afin

14. On pense ici au *scratche* «Route de l'injustice», où ce slogan faisait référence à la mort de Miguel Anaya, tué en raison de la légitime défense exercée par la victime.

15. Extrait du communiqué prononcé lors du *scratche* contre Arturo Noyola.

d'échapper à l'intervention des forces de police et à une possible agressivité des témoins extérieurs. Un repérage de la cartographie des lieux occupés, du parcours protestataire à effectuer jusqu'au domicile des agresseurs, des transports à emprunter pour arriver et repartir des lieux mais aussi un travail de sensibilisation du quartier, qui dure parfois plusieurs mois, sécurisent l'action et assurent au groupe une plus grande adhésion du voisinage lors de l'intervention. Différents attributs – foulards, masques de lutte mexicaine, lunettes noires ou à paillettes – cachent le visage de ces guerrières d'un nouveau genre et théâtralise l'action. Les percussions de la batucada s'allient au mégaphone pour alerter le public et dynamiser l'action.

La préparation consiste également à créer un enchaînement d'interventions collectives qui rythment le déroulement du scratche pendant une ou deux heures. Ces actions sont choisies pour leur puissance critique et leur adéquation au lieu et au contexte des crimes dénoncés. L'un des moments forts du scratche «Route de l'injustice» est ainsi la destruction d'une *piñata* à l'effigie du violeur. Des coups de bâton et de couteau sont portés contre le mannequin et son sexe masculin sur lequel est écrit «État», avant sa destruction par le feu. Cette mise en scène permet de présenter un autre récit de l'agression féminicide à travers lequel les militantes revendiquent l'usage de la légitime défense et accusent les autorités de couvrir les coupables directs. Parodie de procès, distribution de faux avis de recherche des coupables, lecture de pamphlets, détournement de la signalétique urbaine sont autant de mises en récit symboliques destinées à rompre avec le schéma traditionnel de la victime vulnérable et du coupable impuni.

Par ailleurs, la force narrative du scratche doit beaucoup à la mobilisation des émotions comme moteurs d'action : «Le scratche repose sur une structure d'émotions : la colère, la rage, l'identification, il transforme les sentiments en puissance créative.»¹⁶ Une étudiante de l'UNAM souligne le processus d'identification à l'œuvre et le lien entre reconnaissance et mobilisation :

*Nous étions toutes connectées, indépendamment du fait que nous avons vécu la violence à divers degrés, nous nous sommes toutes reconnues et connectées avec les filles qui ont disparu ou qui ont été assassinées [...] toutes nous avons été assez bouleversées, il y a eu beaucoup de sentiments [...] nous avons des larmes sur le visage et la batucada a été un moment qui nous a sorties de là comme pour nous faire revenir à l'importance de ce que nous devons continuer à faire.*¹⁷

16. Témoignage d'une participante lors de l'atelier féministe «La pratique du scratche et l'art urbain comme outil de dénonciation publique et politique», le 1^{er} mars 2015, CDMX.

17. Extrait d'un entretien réalisé en mars 2015 à Mexico.

Face à l'inaction des complices (juges, responsables universitaires ou patrons d'entreprise), la rage, loin d'être un épanchement incontrôlé, est «une réaction appropriée» devant un immobilisme coupable (Lorde, 2003 : 143). Dans le contexte de la violence masculine et, plus encore, dans le contexte mexicain où la corruption et la peur de la répression¹⁸ musellent efficacement toute expression d'affects qui remettrait en cause le régime émotionnel acceptable, la colère et la rage sont des «émotions illégales» (Jaggar, 1989) qui deviennent politiques quand elles sont publiquement partagées. L'expression des émotions est en ce sens une réponse politique qui fait face à l'absence d'émotions des institutions, considérée comme une offense supplémentaire faite aux victimes (Paperman, 1995).

Enfin, comme toute performance artistique et contestataire, le *scratche* dépasse ses limites situationnelles (Bégoc, 2011 : 13) en organisant la perpétuation du message au travers d'archives visuelles rapidement accessibles. Les vidéos des actions, disponibles sur les réseaux sociaux, participent à la démultiplication de la réception. Le montage des images, le choix des angles de vue et de la bande-son renforcent deux aspects primordiaux du *scratche* : le dynamisme et la portée critique. La trace documentaire de l'action déborde ainsi souvent le cadre spatiotemporel du *scratche* pour inclure d'autres éléments discursifs à portée revendicative ou métalinguistique comme des slogans qui explicitent l'essence du *scratche* : «Quand il n'y a pas de justice, il y a le *scratche*.»¹⁹

Le *scratche* appartient à un répertoire d'action directe, coloré et démonstratif, qui provoque des ruptures dans l'espace public, physique et discursif. L'accusation frontale des coupables directs et indirects place le *scratche* dans la sphère micropolitique de «l'activisme de genre qui échappe au pouvoir séducteur de l'appareil d'État et de ses usages réglementés de l'énonciation» (Martínez de la Escalera, 2011 : 3) et malmène l'ordre macropolitique des instances de pouvoir.

Impunité, immunité et injustice

En désignant les agents directs de la violence, les meurtriers et agresseurs mais également les agents indirects de la violence – juges, directeurs de faculté et chefs d'entreprise qui couvrent les actes –, le *scratche* met à nu, au-delà de l'impunité, un régime d'immunité de genre : un régime par lequel le pouvoir et les pairs accordent des privilèges d'exception et un traitement juridique différent aux coupables de violence féminicide, en

18. La violence féminicide s'exerce désormais contre toutes celles qui dénoncent l'impunité de la violence contre les femmes, dans un contexte alarmant de criminalisation de la défense des droits humains au Mexique.

19. Slogan lancé par l'association H.I.J.O.S. et repris par les collectifs féministes.

vertu de leur position d'homme dans le système de genre. C'est cette fracture dans la distribution de la justice que les scratcheuses mettent en scène :

L'art nous tord le ventre, ouvre nos blessures et nous pousse à regarder l'injustice telle qu'elle est, à nous voir nous-mêmes comme une partie de celle-ci, et à désirer, depuis le visage de cet autre qui nous interpelle, aller vers ce qui est juste. (Raphael et Priego, 2013 : xi)

Dans leurs actions, les activistes du scratche exercent symboliquement les fonctions du droit, exposant les faits, accusant, jugeant et prenant leur place dans l'exercice politique (Rancière, 1995 ; Martínez de la Escalera, 2013 : 4). Dans la performance *Yo fui violada*²⁰ («Moi j'ai été violée»), les participantes crient l'une après l'autre, sur un ton déterminé et agressif, qu'elles ont été violées, proposant une mise en récit de la plainte de la victime à l'opposé de la conception stéréotypée de ce moment fondateur du droit. Le scratche «Liverpool féminicide», lui, accuse frontalement la chaîne de magasins qui a maquillé le crime commis par un employé contre l'une de ses collègues et dissimulé des preuves lors de l'enquête. Enfin, le poème prononcé avec gravité et éloquence par les militantes de «La Route de l'injustice» résonne comme une sentence :

Pour vous il n'y aura que la solitude, parce que nous appartenons depuis toujours l'amitié, la sororité!

Pour vous il n'y aura que la tristesse, parce que nous appartenons depuis toujours la joie! [...]

Pour vous il n'y aura que la brutalité assassine, parce que nous appartenons depuis toujours la générosité, la solidarité!

*Pour vous il n'y aura que la mort, parce que nous appartenons depuis toujours la vie!*²¹

L'impunité, l'immunité et l'injustice ont en commun de fonctionner sur un schéma d'exclusion/inclusion. En s'appropriant des formes symboliques de justice, les collectifs qui scratchent occupent l'espace public comme scène de l'*agon*, un espace où l'on se considère comme partie prenante de la politique, où l'on convoque ceux et celles contre qui l'on nourrit des griefs. Les structures de pouvoir, qu'il s'agisse de l'État ou de grands groupes financiers, sont alors traités en tant que sujets de droit comme les autres, jugeables et condamnables (Lagasnerie, 2016 : 22).

Outil d'action politique, le scratche féministe exploite sur le terrain protestataire le potentiel critique qu'offre le concept de féminicide, mais il

20. L'une des performances du scratche contre Victor Hugo Flores Sosa, alias El Cathán.

21. Extraits du communiqué prononcé lors du scratche «Route de l'injustice».

contribue aussi, par là même, à travailler le féminicide comme un cadre collectif d'action où les procédures de justice vindicatoire sont de plus en plus présentes.

Scratche et militantisme vindicatoire

Dans le cadre des commémorations du dixième anniversaire de la tragédie de l'École polytechnique de Montréal, le sociologue Marcel Hénaff (2000) mettait en lumière le déficit symbolique de la justice moderne dans la réparation des actes de violence extrême portant atteinte à des biens « hors-de-prix » comme la vie humaine. En contrepoint, il soulignait le rôle joué par la justice vindicatoire traditionnelle dans la prise en charge symbolique de l'offense depuis le point de vue de l'offensée :

Ce meurtre est d'abord ressenti comme une expression d'une sorte de mépris extrême; par son crime l'offenseur a affiché une volonté de nier et de détruire quelqu'un; et par là de nier aussi la souffrance de ses proches [...] c'est de cela non moins que de la vie perdue que l'on attend réparation. (Hénaff, 2000: 39)

Mais qu'en est-il quand l'offense n'est plus prise en charge par la justice arbitrale? Quand les institutions négligent la souffrance vécue? Pis, quand les instances de pouvoir sont elles-mêmes en cause dans la continuité de cette souffrance? Ma thèse est que, dans un tel contexte de défaillance de la justice arbitrale et loin de tout archaïsme (Strimelle, 2015), les procédures vindicatoires de justice sont un relais pour assurer la réparation symbolique des violences physiques et morales causées par la violence féminicide. En ritualisant la contre-offense contre les coupables, le scratche féministe prend en charge le déficit symbolique et rééquilibre le rapport de force, le groupe offensé devenant l'offenseur.

Comme nous allons le voir, le scratche construit sa réplique autour des concepts de honte et d'honneur, ce qui nous permettra d'envisager la dimension vindicatoire de cette forme d'action comme une stratégie à part entière du répertoire d'action féministe.

Pour que la honte change de camp

Précisons que la réplique vindicatoire ne doit pas être assimilée au sens moderne de la vengeance comme accès de violence incontrôlable :

Le passage du plan psychologique du vindicatif au plan social du vindicatoire a lieu lorsqu'il s'agit non de se venger à titre individuel, de se faire justice, mais de faire justice, de venger le capital-vie du groupe auquel on appartient et qui a été injustement diminué, méconnu et méprisé. Il ne s'agit alors ni de châtier un coupable, ni d'anéantir un ennemi mais de rééquilibrer le rapport de forces entre des adversaires par un face-à-face. (Verdier, 2004: 6)

C'est ce cadre vindicatoire, où la demande de justice est prise en charge par un collectif et ritualisée de manière symbolique, qui permet de ne pas reléguer le scratche à un simple défouloir vengeur, ce que peuvent parfois devenir les pratiques du *name and shame* (nommer et faire honte)²². Si les agresseurs font l'objet d'un scratche, c'est parce que la justice n'a pas reconnu leur responsabilité dans les crimes commis ; et surtout, ils sont montrés du doigt aux côtés d'autres personnes et instances afin de dénoncer les structures misogynes qui soutiennent la violence masculine. Parce que meurtre et déshonneur se compensent au niveau symbolique (Verdier, 2004 : 19), l'infamie de la violence féminicide trouve son pendant symbolique dans la honte publique imposée aux coupables et complices : «Ce sont les juges qui doivent avoir honte.»²³ En mettant en œuvre un lien direct entre la violence féminicide commise et une sanction, les militantes compensent le déni de droit et inversent de manière subversive le schéma traditionnel qui attribue la honte au féminin et l'honneur au masculin (Madriz, 2001 : 94-118). Traditionnellement assignées au rôle de gardiennes de l'honneur de leur mari ou de leurs enfants quand elles en ont, les femmes sont privées d'honneur propre et ne le défendent donc pas. L'allure guerrière des scratcheuses ne trompe pas, l'objet de leur quête est bien l'honneur qui n'existe que par le regard des autres (Gauvard, 2002) et il s'agit, dans un double élan, de faire honte à ceux et celles qui couvrent le féminicide et de construire l'honneur des femmes :

*Aux assassins, violeurs, abuseurs et autres merdes, à tous leurs complices, nous disons : dormez tranquilles cette nuit, mettez-vous à l'aise, offrez-vous un sourire cynique face au miroir, respirez profondément. Mais attention, sachez que ce sera la dernière fois que vous vous sentirez en sécurité parce qu'il n'y aura plus de nuits tranquilles sous la protection de votre «justice» patriarcale. [...] Pour vous, il n'y aura que la honte, parce que nous appartient depuis toujours la fierté!*²⁴

La honte est mise en scène. La violence verbale ou matérielle a une visée dépréciative symbolique, destinée à enlever de la puissance aux adversaires désignés, à rendre l'offense et l'humiliation subie. Face à une société indécente, capable d'humilier toute une partie de ses membres (Margalit, 2012 ; Ansart-Dourlen, 2006), la spectacularisation de la honte

22. Le *name and shame* recouvre un ensemble hétérogène de pratiques qui visent à punir symboliquement le ou la coupable par la honte publique. En provenance des pays anglo-saxons et de la théorie juridique de la honte réintégrative, les procédés du *name and shame* ont aujourd'hui le vent en poupe et sont utilisés aussi bien par une commissaire de l'Union européenne lançant une campagne contre le rejet des eaux usées, par une ONG mettant sur liste noire les entreprises qui entretiennent l'exploitation infantile que par des internautes dénonçant sur des sites dédiés les

délits dont ils ou elles auraient eu connaissance. Le numéro du 27 février 2016 du journal *Marianne*, «Hoo la honte! Enquête sur la pratique du *name and shame*», s'intéresse à la popularité grandissante de la pratique.

23. Propos de l'une des organisatrices du scratche «Route de l'injustice» recueillis lors de l'atelier «La pratique du scratche et l'art urbain comme outil de dénonciation publique et politique», le 1^{er} mars 2015, CDMX.

24. Extraits du communiqué prononcé lors du scratche «Route de l'injustice».

dégrade socialement la personne ou l'autorité ciblée, mais restaure aussi des valeurs morales bafouées par cette société²⁵.

Fonder la revendication protestataire sur la honte et l'honneur situe les actions dans un cadre contestataire radical, immédiat dans ses effets émancipateurs et source d'une grande satisfaction pour les militantes : « Engager le corps, c'est devenir rouge de désirs et non de honte. »²⁶ Le corps, les émotions, les gestes et les discours sont construits dans un esprit de riposte qui tranche avec le caractère revictimisant d'autres formes de mobilisation. En ce sens, s'intéresser au *scrache* et aux modalités vindicatoires de l'engagement qu'il propose, c'est également saisir les caractéristiques d'une recomposition plus globale des espaces de résistance contre le féminicide au Mexique.

Un répertoire d'action vindicatoire

Vingt ans après son apparition sur le terrain théorique et militant des violences contre les femmes au Mexique, le concept de féminicide n'a pas perdu de son efficacité critique. En désignant des responsables collectifs, les féministes inscrivent la justice dans les rapports de force :

La notion de féminicide et la force de signification belligérante qui l'accompagne ne se réduit pas simplement à une affaire de terminologie dans l'univers juridique²⁷. « Féminicide » est le nom de tout un vocabulaire mis en œuvre pour résister aux représentations réductrices et disqualifiantes de la victime de violence de genre par le discours policier, judiciaire et celui des experts légistes. C'est seulement en montrant la dimension structurelle de la violence produite par le genre que l'on pourra exercer une solidarité constante contre l'appropriation que le genre exerce sur les forces sociales, leur imagination et leur créativité. (Martínez de la Escalera, 2013 : 9)

On peut prendre la mesure de cette reconfiguration des rapports de force entre militantes et institutions étatiques par le développement des procédés vindicatoires en s'intéressant de nouveau à la célèbre installation des chaussures rouges. Alors que l'action d'origine consistait à amonceler des chaussures rouges sur une place centrale pour sensibiliser le public, les activistes de Mexico ont adressé cette même action aux autorités

25. Sur la question de la reproduction de la violence par les actions militantes, la différence qu'établit Étienne Balibar (2010) entre la « violence inconvertible », qui ne manifeste pas de désir de transformation de la société, et la violence de la contestation politique, tournée vers la production d'un ordre plus égalitaire et d'institutions plus justes, peut permettre d'appréhender la nature de la violence du *scrache* comme une violence transformatrice et productive.

26. Extrait d'un poème écrit par une participante du *scrache* contre Miguel et Luis Anaya. Il résonne avec le commentaire de Avishai Margalit, citant Bernard Williams, sur la honte comme émotion rouge (Margalit, 2012 : 119).

27. L'auteure fait ici référence au délit pénal du féminicide, entré progressivement depuis 2011 dans les codes de 31 États du Mexique sans que cela ne change quoi que ce soit à la continuité du féminicide.

politiques : en avril 2015, elles ont déposé les chaussures rouges comme symboles des vies perdues auprès du ministre de l'Intérieur, Osorio Chong, considérant que si la commission chargée de la prévention de la violence contre les femmes « ne fonctionne pas, on le doit à celui qui est à la tête de cette coordination » et qu'« il faut le dire pour ne pas diluer les responsabilités »²⁸. Les chaussures rouges matérialisent alors, dans l'ordre de « l'économie des blessures » (Lagasnerie, 2016 : 205), l'échange vindicatoire : symbole de l'infamie des crimes commis, elles font retomber cette honte sur le responsable politique et agissent comme mode de reconnaissance des injustices (Ahmed, 2004 : 101-121).

La responsabilité de l'État est presque unanimement soulignée par les enquêtées qui sont interrogées sur la cause des actes violents, devant la responsabilité d'agents individuels. Le concept de féminicide semble aujourd'hui animé par un militantisme vindicatoire qui porte la contre-offense du déshonneur vers les structures patriarcales. Le scratche apparaît comme fer de lance de ce répertoire d'action innovant. En effet, il propose en actes et en mots des formes ritualisées de justice capables de mettre en récit une réparation symbolique de la violence vécue et de révéler la violence du droit quand il perpétue les structures de domination.

Conclusion

Pratique protestataire qui renouvelle le répertoire d'engagement traditionnel combattant la violence contre les femmes, le scratche féministe séduit depuis le début des années 2010 les jeunes militantes de CDMX par sa force démonstrative et critique. Les collectifs locaux qui popularisent cette nouvelle forme d'intervention ont su mettre à profit l'expérience contestataire du scratche qui s'était développée auparavant dans d'autres pays du continent. Utilisée contre des formes diverses d'impunité entretenue par les États ou les grands groupes privés, elle est aujourd'hui retravaillée dans le cadre d'une action féministe radicale contre la violence féminicide.

Le scratche se place dans une configuration inédite, entre l'art, le féminisme et la justice, dans laquelle les procédés artistiques deviennent les « complices perturbateurs de la vraie justice » (Raphael et Priego, 2013 : xi). Il est un moyen d'interroger l'exercice du droit comme producteur de violences contre les femmes et de prendre part à une nouvelle mise en récit de la justice qui déplace les catégories de pensée sexuées que sont les coupables et les victimes. En effet, les activistes qui scratchent les coupables directs et indirects de la violence féminicide mettent en scène, en gestes, en images et en mots une contre-offense symbolique orchestrée par le regard. Les opérations imageantes de la honte questionnent le régime

28. Propos d'activistes recueillis dans l'article « Activistas llevarán 100 zapatos rojos a Osorio

Chong por negligencia ante feminicidios », *Proceso*. [<http://www.proceso.com.mx/?p=402752>].

genre de l'autorité et sollicitent la spectatrice et le spectateur en tant que «citoyen en mesure de juger» (Mondzain, 2007 : 19).

Mettre en lumière cette forme d'intervention militante dans le cadre conceptuel du féminicide permet de saisir des effets de coconstruction entre les discours et les pratiques des militantes et plus particulièrement de s'intéresser à ce que nous avons défini ici comme un répertoire d'action vindicatoire. Si la rénovation de la critique protestataire passe par «la frappe d'une nouvelle monnaie», pour reprendre la formule de Spivak (2009), il nous semble opportun pour la recherche féministe d'envisager la capacité des actrices à changer «la monnaie courante de la compréhension de la société» (Spivak, 2009 : 158) et d'analyser comment les espaces de résistance contre le féminicide mettent en circulation des outils théoriques et pratiques qui reconfigurent les schémas d'interprétation de la violence masculine. ■

Références

- Ahmed, Sarah (2004). *The Cultural Politics of Emotion*. New York : Routledge.
- Ansart-Dourlen, Michèle (2006). «Le sentiment d'humiliation et les modes de défense du moi. Narcissisme, masochisme, fanatisme». In Yves Déloye et Claudine Haroche (éds), *Le sentiment d'humiliation* (pp. 49-64). Paris : In Press.
- Balibar, Étienne (2010). *Violence et civilité. Wellek Library Lectures et autres essais de philosophie politique*. Paris : Galilée.
- Bégoc, Janig, Natahalie Boulouch et Elvan Zabunyan (éds) (2011). *La performance. Entre archives et pratiques contemporaines*. Rennes : Presses universitaires de Rennes.
- Bejarano, Cynthia (2002). «Las Super Madres de Latino America: Transforming Motherhood by Challenging Violence in Mexico». *Frontiers: A Journal of Women Studies*, 23 (1), 126-150.
- Brownmiller, Suzan (1976). *Le viol*. Paris : Stock.
- Callon, Michel et Bruno Latour (2006). «Le grand Léviathan s'appriivoise-t-il?». In Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour, *Sociologie de la Traduction. Textes fondateurs* (pp. 11-32). Paris : École des mines.
- Canet, Raphaël (2008). «L'intelligence en essaim. Stratégie d'internationalisation des forums sociaux et régionalisation de la contestation mondiale». *Cultures & Conflits*, 70, 33-56.
- Combes, Hélène, David Garibay et Camille Goirand (éds) (2016). *Les lieux de la colère. Occuper l'espace pour contester, de Madrid à Sanaa*. Paris : Karthala.
- Dayan-Herzbrun, Sonia (2005). «Détours et transgressions : une approche des rapports de genre». *Cahiers du Genre*, 39, 137-151.
- Falquet, Jules (2012). «DSK ou le continuum entre les violences masculines et les violences néolibérales». *Nouvelles Questions Féministes*, 31 (1), 80-87.
- Fougeyrollas-Schwebel, Dominique, Helena Hirata et Danièle Senotier (éds) (2003). «La violence, les mots, le corps». *Cahiers du Genre*, 35.
- Gauvard, Claude (2002). «Honneur». In Claude Gauvard, Alain de Libera et Michel Zink (éds), *Dictionnaire du Moyen Âge* (pp. 687-689). Paris : PUF.
- Hénaff, Marcel (2000). «La dette de sang et l'exigence de justice». In Paul Dumouchel (éd.), *Comprendre pour agir : violences, victimes et vengeances* (pp. 31-65). Paris : L'Harmattan.
- Jaggar, Alison (1989). «Love and knowledge: emotion in feminist epistemology». *Inquiry*, 32 (2), 151-176.
- Kelly, Liz (1988). *Surviving Sexual Violence*. Cambridge : Polity Press.
- Lagarde, Marcela (2008). «Violencia feminicida y derechos humanos de las mujeres». In Margaret Bullen et Carmen Diez Mintegui (éds), *Retos teóricos y nuevas prácticas* (pp. 209-239). Saint-Sébastien : Ankulegi Antropologia Elkartea.
- Lagasnerie (de), Geoffroy (2016). *Juger. L'État pénal face à la sociologie*. Paris : Fayard.
- Le Goaziou, Véronique (2011). *Le viol, aspects sociologiques d'un crime*. Paris : La documentation française.

Le scratche, une stratégie de résistance à la violence masculine.
Réplique militante contre le féminicide à Mexico
Marylène Lalalus

- Lemoine, Stéphanie et Samira Ouardi (2010). *Art, action politique et résistance culturelle*. Paris: Alternatives.
- Lieber, Marylène (2008). *Genre, violences et espaces publics. La vulnérabilité des femmes en question*. Paris: Les Presses de Sciences Po.
- Lindgaard, Jade (2005). «Artivisme». *Vacarme*, 31, 30-33.
- Lorde, Audre (2003). *Sister Outsider. Essais et propos d'Audre Lorde. Sur la poésie, l'érotisme, le racisme, le sexisme*. Genève: Mamamélis.
- Madriz, Esther (2001). *A las niñas buenas no les pasa nada malo*. Mexico: Siglo veintiuno.
- Maier, Elisabeth (2001). *Las madres de los desaparecidos: ¿Un nuevo mito materno en América Latina?*, Mexico: Jornada.
- Margalit, Avishai (2012). *La société décente*. Paris: Flammarion.
- Martínez de la Escalera, Ana María (2013). «Consideraciones sobre justicia, violencia de género y política feminista». In Lucía Raphael et María Teresa Priego (éds), *Arte, justicia y género*, (pp. 1-14). Mexico: SCJN-Fontamara.
- Mondzain, Marie-José (2007). *Homo spectator*. Paris: Bayard.
- Paperman, Patricia (1995). «L'absence d'émotion comme offense». In Patricia Paperman et Ruwen Ogien (éds), *La couleur des pensées: sentiments, émotions, intentions* (pp. 175-194). Paris: EHESS.
- Rancière, Jacques (1995). *La méésentente*. Paris: Galilée.
- Raphael, Lucía et María Teresa Priego (2013). «Justicia Legal y justeza poética». In Lucía Raphael et María Teresa Priego (éds), *Arte, justicia y género* (pp. ix-xii). Mexico: SCJN-Fontamara.
- Romito, Patricia (2006). *Un silence de mortes. La violence masculine occultée*. Paris: Syllepse.
- Spivak, Gayatri Chakravorty (2009). *En d'autres mondes, en d'autres mots. Essais de politique culturelle*. Paris: Payot et Rivages.
- Strimelle, Véronique (2015). «L'emprunt aux justices de l'invisible». Réflexions sur les modèles de justice restauratrice à l'épreuve de la socialité vindicatoire». *Champ pénal*, XII. [<http://champpenal.revues.org/9193>].
- Verdier, Raymond (2004). *La vengeance. Le face-à-face victime/agresseur*. Paris: Autrement.